

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 32, 2me année

J. M. J.

7 Août 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adée à la famille

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

En route	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
La science médicale et les missionnaires catholiques	<i>Trad.</i>
Fantaisies	A. GAUDEFROY
La charité la plus méritoire	L'abbé TH. B.
A Rome : Par çà, Par là	J.-B. PROULX, Ptre
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTINS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUTS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à L'ÉTUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

—:o(—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de L'ÉTUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B, broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

EN ROUTE

Madame M., de St-André de Kamouraska, récite l'*office de la Sainte Vierge*, chaque jour, en dépit de ses 92 ans ! Très bien. Il y a là de la vigueur, de la piété et de la lumière.

*
* *

Il est utile et très utile qu'il y ait, dans chaque famille des enfants et des vieillards.

Les enfants attirent les regards de Dieu par leur innocence. Les vieillards l'attirent par leur repentir.

En échange des soins qu'on leur donne, les enfants donnent des *fleurs* et les vieillards de la *sagesse*.

*
* *

Mademoiselle X. veut avoir un mari *parfait*. Elle aura de la chance si elle ne coiffe pas Sainte Catherine,

*
* *

On entend un peu partout : "malheureusement il boit" — "sans la boisson, ce serait un homme parfait." — "Il y a cinq ans que tout passe pour le whisky." — "Les enfants sont ivrognes comme le père."

Quelle riche perspective pour un si grand nombre des nôtres !

*
* *

C'est aujourd'hui dimanche ; il est 6 heures du soir. Albertine, qui a sept ans, n'a pas encore fait sa prière du matin ! Et cependant elle a une maman.

*
* *

A St-M., deux demoiselles, catholiques, se balancent, dans un jardin, sur le parcours de la procession en l'honneur de la bonne Sainte Anne.

Il est fâcheux que ces filles aient tant de balance aux pieds et qu'elles en aient si peu dans la tête.

*
* *

Si vous communiez souvent, achetez donc *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ* pour les jours de communion, par l'auteur des *Avis spirituels*. Cet ouvrage, qui n'est guère connu au Canada, est à sa neuvième édition. On peut se le procurer à Paris, chez Chapelliez, 29, rue de Tournon.

*
* *

La FAMILLE, vous le savez, sera maintenant 15 jours sans paraître. Vous n'en aurez pas moins 800 pages à la fin de l'année.

F. A. B.

LA SCIENCE MÉDICALE ET LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES

Il a été démontré fréquemment que la science médicale est redevable de beaucoup aux missionnaires catholiques.

C'est un missionnaire Jésuite qui a fait connaître les vertus de l'écorce Péruvienne *quinquina*.

Et maintenant nous apprenons que la Sœur Marie-Joseph Aubert, de la Congrégation de Notre-Dame des Missions, une religieuse qui a passé sa vie à rendre des services spirituels et temporels aux Maories, vient de découvrir des qualités curatives merveilleuses dans quelques arbres et plantes de la Nouvelle Zélande.

Les remèdes fabriqués avec ces herbes ont subi l'épreuve de l'expérience, et sont, sans aucun doute, une acquisition importante à la *pharmacopée* moderne.

Trad.

FANTAISIES

Le bout de corde

Un homme qui avait été condamné à la cangne pour vol, reçut la visite de quelques parents qui lui demandèrent quel crime il avait commis pour avoir attiré sur sa tête un tel châ-timent.

— “ En marchant le long de la route, dit le condamné, je vis par hasard sur le sol un petit bout de corde. Pensant qu'il pourrait peut-être m'être utile, je le ramassai et continuai ma route. Voilà l'origine de mon mal présent. ”

— “ Allons ! lui répondirent ses parents. Nous ferez-vous croire que vous avez été condamné à un pareil supplice pour avoir ramassé un bout de corde ! ”

— “ Oh mais, conta le voleur, il y avait quelque chose au bout de cette corde. ”

— “ Et quoi donc ? ”

Oh ! pas grand chose ! Rien que deux petits bœufs de labour !

Un verre trop haut

Un amphytrion avare avait toujours soin de ne jamais remplir le verre de ses convives. L'un d'eux après avoir regardé le sien longtemps et avec attention, s'écria : “ Ce verre est trop profond ; il faut le couper en deux. ”

— Pourquoi ? demanda l'amphytrion surpris.

— Et parbleu, puisqu'il n'y a jamais rien à boire dans la partie supérieure, à quoi sert-elle ? ”

* * *

Le docteur X... est l'homme qui aime le moins à être dérangé la nuit.

L'autre soir, à peine venait-il de se coucher, qu'il entend la sonnette retentir.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie-t-il avec colère.

— Docteur ! vite ! vite ! mon fils vient d'avaler une souris.
Eh bien ! dites lui d'avaler un chat, et laissez-moi tranquille !
fit le docteur en se recouchant.

* * *

Chez le coiffeur :

Le garçon commence à raser.

— Ça vous fait-il mal ?

— Oui.

Il repasse le rasoir sur la paume de sa main.

— Ça vous fait-il mal encore ?

— Oui.

Il repasse plus énergiquement.

— Et maintenant ?

— Toujours mal.

— Que diable ! Mais où donc ?

— Au pied, un maudit cor...

* * *

A l'hôpital :

— Oui, docteur, j'ai bu, c'est vrai ; je suis malade, c'est encore vrai, et je continue à boire, c'est toujours vrai. Mais, suivez bien mon raisonnement.

— Allez...

— Qu'est-il résulté de cette passion ?

— Vous avez altéré fortement votre constitution.

— Parfaitement. Eh bien, maintenant qu'elle est altérée, faut bien que je la désaltère !

A. GAUDEFRUY.

LA CHARITÉ LA PLUS MÉRITOIRE

Il y avait une reine si bonne, si humble et tellement guidée par l'esprit de Dieu, que par sa vertu et son admirable conduite elle donnait de l'éclat au trône, et à ses vassaux un grand exemple.

Cette grande reine annonça qu'elle donnerait une récompense à celui qui durant l'année écoulée aurait fait l'œuvre de charité la plus parfaite et la plus grande, — reconnaissant que c'était un grand enseignement pratiqué à la portée de toutes les intelligences.

On se rendit en foule à l'endroit qu'elle avait désigné, et le concours fut immense ; elle présidait assise sur son trône. Un homme s'approcha de la reine et lui dit qu'il avait construit dans son village un bel hôpital pour les pauvres. Le cœur de la bonne reine goûta une joie très grande en apprenant cela, et elle demanda à ce bienfaiteur de l'indigence si l'hôpital était achevé.

— Oui, Madame, répondit l'homme interpellé, il n'y a plus qu'à placer sur le frontispice la pierre qui constatera, en lettres d'or, à quelle date et par qui a été construit l'édifice.

La reine le remercia, et il s'en présenta un autre.

Celui-ci dit qu'il avait fait faire à ses frais un cimetière dans son village, qui en manquait. La bonne reine se réjouit d'une œuvre si utile et si charitable, et lui demanda s'il était terminé ; à quoi l'homme interrogé répondit qu'oui, et qu'il n'y avait plus qu'à achever le superbe mausolée qu'il faisait construire pour lui et sa famille. La reine lui en témoigna sa gratitude ; et ensuite se présenta une femme qui dit qu'elle avait recueilli une pauvre enfant, une orpheline qui mourait de faim, et l'avait élevée dans sa maison, et que n'ayant pas d'enfant, elle la regardait comme sa propre fille.

— Et vous l'avez encore avec vous ?

— Oui, Madame, répondit la femme interrogée ; elle est si complaisante, si active, qu'elle soigne toutes les choses de la maison et qu'elle m'aide pour tout ce que je lui demande, et elle le fait de si bon cœur, que je ne m'en séparerai jamais, tant que Dieu me conservera la vie.

La reine loua beaucoup cette belle œuvre de charité, et son attention fut attirée soudain par un bruit tumultueux : c'était la foule qui livrait passage à un bel enfant, entraînant après lui une pauvre vieille, à l'aspect misérable, qui faisait tous ses

efforts pour se tirer de ses mains et fuir ce lieu où était assemblé tant de monde.

— Que veut ce bel enfant ? demanda la reine, qui, plutôt mère que souveraine, ne fermait jamais l'oreille à ceux qui désiraient lui parler.

— Je veux, répartit l'enfant avec beaucoup de grâce et de douceur, présenter à Votre Majesté celle qui a mérité le beau prix que vous avez institué pour l'œuvre de charité la plus grande et la plus parfaite.

— Et qui est-ce ? demanda la reine.

— C'est cette pauvre vieille, dit l'enfant.

— Madame, dit la vieille toute humiliée et confuse, je n'ai rien fait, ni ne puis rien faire, parce que je suis une malheureuse qui vis d'aumônes.

— Et néanmoins vous avez mérité le prix, dit l'enfant, d'un ton plein de douceur, mais décidé.

— Eh bien ! qu'a-t-elle fait ? demanda la noble reine, qui avant tout voulait être juste.

— Elle m'a donné un morceau de pain, répondit l'enfant.

— Vous le voyez, Madame, s'écria la vieille mendicante, vous le voyez, une croûte de pain !

— C'est vrai, répondit l'enfant, qu'il n'y a rien de plus qu'un morceau de pain, mais nous étions seuls et c'était le seul pain qu'elle avait en sa possession.

La reine émue accorda la récompense à la charitable mendicante, et l'enfant, qui n'était autre que l'ENFANT-DIEU, s'éleva vers le ciel, bénissant la grande et vertueuse reine qui donnait le prix à la charité, et la bonne et humble vieille qui l'avait mérité.

L'abbé TH. B.

Un père de famille bien pauvre disait : “ Il n'y a point de si doux oreiller que la confiance en Dieu. C'est quand nous n'avons plus rien que je repose le mieux. ”

(Paill. d'or.)

A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ

CHAPITRE IV. (Suite)

Pau, capitale du Béarn, ville d'Henri IV " la plus splendide vue de terre comme la baie de Naples est la plus magnifique vue de mer qu'il y ait au monde " parole de Lamartine. Il monte dans le compartiment une grosse dame, 55 ans environ, je voyais qu'elle avait envie de parler. " Vous allez à Bordeaux, madame ? — Non, je vais à Nantes. — Moi aussi, mais pas tout droit, j'arrête à Bordeaux, je n'irai que lundi. — Avez-vous des connaissances à Nantes ? — C'est mon pays, madame. — Ah ! Ah ! — Mais il y a longtemps que j'en suis parti. — Oui ? — Environ deux cents ans ! — Mais c'est trop fort. — C'est-à-dire que c'est mon ancêtre à la sixième génération. — Vous êtes peut-être de l'Amérique ! — J'en suis. — Moi aussi, je suis née à Rio Janeiro, mariée là ; comme vous voyez, nous sommes voisins. — Pas si voisins. Je suis du Canada. — Mon mari était français moi d'origine française. Quelques uns de mes enfants sont né Brisiliens, les autres Français. J'ai un garçon de marié à Paris ; la femme qui est venue me reconduire à Paris, avec son mari, est ma fille. Je demeure avec une autre de mes filles à Nantes. " Enfin cette femme qui avait l'air bonne m'intéressait.

A Dax je descendis pour acheter des provisions. Quand je remontai, je trouvai une autre dame installée sur le siège devant moi avec sa fille. Je n'eus plus qu'à garder le silence. Les deux dames menèrent la conversation rondement jusqu'à Lamothe, où les nouvelles arrivées mirent pied à terre. J'en sus long. Elles demeurent à Angers, elles viennent de Salis, sur les bords de la mer, où elles ont passé 35 jours, inutilement, elles n'en éprouvent aucun bien. La mère a peur qu'on ne la comprenne pas dans sa famille ; elles ont pris l'accent du midi ; mais elles espèrent que cela se passera avant longtemps. (Ah ! la folle !). A vrai dire son accent était admirable, c'est celui de Tours, c'est presque le nôtre.

J'arrivai à Bordeaux à 5½ h., il pleuvait à verse. Je pris une voiture et me fis conduire à l'hôtel du Périgord. Je soupai ; la pluie cessa. Avant la nuit j'allai faire un tour dans la ville, qui est la mieux percée de France après Paris. Je visitai le port, superbe, avec ses quais d'une largeur étonnante, puis la grande place et le jardin public, qui sont quelque chose de ravissant. Ma vue se remettait du spectacle triste et monotone qui l'avait fatiguée une partie de l'après-midi, quand nous traversions les Landes.

Dimanche, 20 juillet. — Quand je suis venu en France, il y a cinq ans, j'ai fait un bon nombre de connaissances. Je les ai toutes laissées tomber les unes après les autres, parce que cela entraînait une correspondance qui prenait un temps précieux. Je n'en ai cultivé que deux : M. Rameau, et M. Onésime Reclus.

M. Reclus demeure environ à 18 lieues de Bordeaux, mais pas sur la ligne qui doit me conduire à Nantes. Je m'arrête donc une journée exprès à Bordeaux, laissant ma valise à l'hôtel du Périgord, et poussant une pointe de mon côté.

À 8 heures, je partis avec mon petit sac et mon bréviaire, et j'allai à l'Église Notre-Dame qui est à deux pas d'ici, entendre la messe. Un prêtre se rendait à l'autel. L'Église était à demi remplie. À l'évangile un des vicaires monte en chaire, chacun retourne sa chaise et regarde le prédicateur. Il ne prêche pas, il lit le prone ; cette lecture simple, forte, substantielle me fait du bien, beaucoup plus que ne l'aurait pu faire un beau sermon. Je constatais comme l'exposé de la foi catholique est le même partout, clair et un.

Je pris une voiture et je fis le tour des principales Églises qui sont gothiques et belles : St-André, la Cathédrale, St-Seurin St-Michel et Ste-Croix.

J.-B. PROULX, Ptre.

(A CONTINUER)

LA SECONDE MERE

XII

Richard, pâle d'épouvante, était resté fixé sur place.

— Et si monsieur veut bien descendre, reprit Jaffé, je crois que monsieur fera bien.

— Ah ! dit Richard, c'est trop cruel !

— Elle n'était pas si mal hier au soir, dit Mme Brice, presque aussi douloureusement émue que son fils ; mais depuis quelques jours, elle n'était plus elle-même...

— Oh ! ma chère femme ! fit Richard avec une expression d'angoisse qui arracha des larmes à sa mère. Qui va la soigner ? Ce serait mon devoir d'être là, de lui rendre ce qu'elle a fait pour mon fils.....

— Ce serait de la folie, dit Mme Brice avec autorité ; nous ferons de notre mieux, et, sois-en sûr, Richard, tu ne saurais mieux faire que nous. Jaffé a raison, pars sur le champ.

— Et j'ai ordre de ramener une Sœur de charité, dit le domestique. Allons, monsieur, il ne s'agit pas de manquer le train !

— Ma chère femme ! dit Richard en s'arrêtant après avoir fait deux pas, il me semble que je fais une lâcheté, que j'abandonne mon drapeau !

— Papa, dit tout à coup Edme, qui était resté très grave, il n'y a qu'une personne qui puisse soigner maman sans danger, c'est moi. Je te promets, tout faible que je suis, que je ne la quitterai que si elle me renvoie.

Ce mot "maman", si nouveau dans la bouche de son fils, ébranla la fermeté que Richard avait su conserver ; il serra Edme dans ses bras avec une tendresse qui lui sembla jaillir pour la première fois des sources de son cœur.

— Je te la laisse, dit-il : souviens-toi que tu lui dois la vie, et que jamais, tu l'entends bien, mon fils ? jamais nous ne serons quittes envers elle.

Il partit, le cœur brisé, n'ayant plus qu'une crainte, celle de se voir pris à son tour, car il sentait bien qu'Odile en éprouverait une irrémédiable douleur, et pendant une dizaine de jours, on le vit aller et venir dans Paris, occupé en apparence des affaires les plus graves, en réalité ne songeant qu'à la chambre des Pignons où sa femme soufflait ; mais heureusement, ne soupçonnant pas la profondeur du chagrin qu'elle avait éprouvé en l'éloignant d'elle.

Ne pas le voir, ne pas seulement l'entendre, savoir que le moment rapide comme un éclair où elle eût lu dans les yeux du cher mari tout ce qu'elle avait le droit d'y lire, pouvait être pour lui le poison qu'elle voulait écarter, cela avait été pour Odile un renoncement semblable à celui des femmes qui prennent le voile.

Le reverrait-elle jamais, cet être cher, à qui elle avait donné sans compter sa beauté et sa vie ? Et si elle mourait, elle si faible déjà, si lasse, si mal préparée à subir une telle épreuve ?

Elle mourrait donc sans l'avoir revu ? Et même morte, elle ne recevrait pas le dernier regard, la dernière caresse qu'on accorde aux êtres chers avant de clore leur cercueil ? Il y avait là une amertume intolérable.

Comme elle plongeait plus avant dans son âme déchirée, avec une intensité de misère qui lui donnait envie de pleurer sur elle-même, une voix encore un peu rauque, mais déjà bien raffermie, résonna à ses oreilles.

— Maman, j'ai promis à mon père de ne vous quitter que lorsque vous m'en donneriez l'ordre. Vous plaît-il que je reste un peu avec vous ? Papa m'a dit qu'il vous laissait à moi, pour vous soigner.

Edme s'était approché d'elle ; elle le regardait, les yeux alourdis, la tête brûlante, pensant que cette voix d'enfant était une goutte d'eau fraîche pour sa soif.

— Et nous pouvons nous embrasser, maman, reprit le garçonnet en s'assayant tout près d'elle ; il n'y a que moi qui puisse vous embrasser.

Il mit un gros baiser sur la joue d'Odile.

— Vous souvenez-vous, quand j'étais si mal et que vous m'avez embrassé ?

— Tu t'en souviens ? murmura la jeune femme, vaincue par ce souvenir.

— Oui : s'est singulier, n'est-ce pas ? J'ai oublié presque tout le reste, et je me rappelle très bien cela : mais alors, je ne vous connaissais pas, je croyais que c'était maman.

Il resta très grave un instant, puis reprit :

— Ma vraie maman, je pense qu'elle est contente de vous, là-haut, car vous êtes pour sûr ma seconde-mère !

— Va-t'en, mon cher petit, dit Odile en lui serrant la main.

Jaffé sur le seuil, emporta l'enfant dans ses bras, et Odile pleura tant qu'elle eut des larmes.

Sa maladie fut courte et bénigne ; malgré le grand ébranlement nerveux qui l'avait précédée, la joie intérieure et la bonne envie de vivre, qui étient si fortes au cœur de la jeune femme, furent le puissant auxiliaire d'une constitution robuste. Trois semaines plus tard, Odile vit revenir son mari, délivré de toute crainte, et elle put enfin voir autour d'elle sa famille, unie dans un esprit d'amour et de reconnaissance pour elle.

— Et Yveline ? demanda-t-elle tout à coup.

— Ne me parlez pas de Mme de la Rouveraye ! s'écria Mme Brice. Je suis son amie depuis une quarantaine d'années, mais je n'ai jamais vu femme pareille. Pendant toute la maladie d'Edme, n'envoyait-elle pas prendre de ses nouvelles dans un pré ?

— Dans un pré ? demanda Richard.

— Oui ! Le pré d'un voisin ! Elle n'a jamais voulu permettre à ses gens de pénétrer sur nos terres, tellement elle avait peur de la contagion ! Elle avait choisi un pré à mi-chemin, et pas à nous !

Tout le monde riait, excepté Mme Brice qui était visiblement irritée.

— Elle a refusé de me laisser voir ma fille, dit Richard, sous prétexte que j'étais venu ici.

— Père, dit Edme, l'hiver prochain, quand nous allons être

à Paris, tous ensemble, tu vas reprendre aussi ma sœur Yveline ?

Le visage de Richard s'assombrit.

— Vous aurez du fil à retordre, dit Mme Brice. Il y a quarante ans que je la connais, Mme de la Rouveraye, et elle a toujours été entêtée ! C'est bon pour une grand'mère comme moi d'abdiquer et de venir demeurer au rez-de-chaussée de votre maison ! Mais Mme de la Rouveraye..... vous ne l'y prendrez pas !

— Comme ça, grommela Edme, je n'aurai jamais de sœur, et papa jamais de fille !

— On fera pour le mieux, mon cher enfant, dit Odile en lui donnant un baiser.

XIII

Les portes de la Madeleine s'ouvrent toutes grandes, et le roulement des orgues éclate au dehors, comme une tempête d'harmonie, pour la fin de messe de la première communion. C'était un beau jeudi de mai, si radieux, si brûlant qu'il défiait toutes les ardeurs de juin ; les marronniers fleuris de la place avaient l'air de grands bouquets préparés pour la circonstance ; une foule de dames bien mises s'étageaient sur les marches, abritées par les ombrelles multicolores ; en bas, sur le trottoir, une masse de gens de toutes les classes regardaient avec sympathie à l'intérieur de l'église, et ceux qui remontaient la rue Royale en venant de la place de la Concorde, par cette journée délicieuse, voyaient, au fond du temple sombre, l'autel étincelant de lumières, entouré jusqu'aux frises, couvert jusqu'au tapis, de blanches fleurs de mai, en l'honneur du mois de Marie.

Des voix fraîches d'enfants chantèrent un cantique accompagné discrètement par l'orgue ; puis, sur le tapis rouge, étendu comme pour des mariés, les communicants et les communicantes s'avancèrent en longues files ; soudain, comme si un grand vol de cygnes s'était abattu sur les marches de l'église, l'air se trouva rempli de voiles blancs et de délicates mousselines.

L'endant que l'orgue tonnait ses derniers accords qui faisaient trembler les colonnes du portique, les voiles, les ceintures et les jupes blanches, toutes ces jolies choses tendres et flottantes, agitées par une douce brise de mai, se répandirent jusque sur la place, et toutes les femmes qui se trouvaient là, mères ou non, saluèrent du sourire les fillettes qui passaient d'un air grave, escortées de leur famille.

Yveline, avec Mme de la Rouveraye, monta dans le coupé qui les attendait. Une petite communiant, vêtue de mousseline à bon marché, avant de s'en aller à pied, avec sa mère en bonnet de linge, regarda un instant, non sans une sorte de convoitise timide, l'enfant riche, parée aussi de mousseline ; mais quelle différence entre les deux tissus ! Ils n'avaient de commun que le nom. Puis, se rappelant sans doute qu'en un pareil jour surtout, tous les enfants conviés à la même fête étaient frères et sœurs, la fillette pauvre sourit d'un bon sourire confiant en regardant la fillette riche.

Yveline, étonnée, rendit le regard ; la petite fille du peuple était laide, couverte de taches de rousseur que faisait encore ressortir la blancheur, de son costume ; mais les yeux étaient si bons, le sourire de cette large bouche exprimait une si touchante bonhomie, que la jeune aristocrate rendit aussi le sourire de ses lèvres fines et discrètes. Le coupé se mettait en mouvement : Yveline se pencha un peu au dehors, distraite par une autre pensée.

— Assieds-toi donc, dit Mme de la Rouveraye : tu n'es pas convenable.

— Je regardais pour savoir où étaient passées grand'mère Brice et Mme Richard, répondit Yveline en obéissant. Je pense qu'elles sont montées dans le landeau avec Edme et papa.

— Tu auras le temps de les voir, dit la grand'maman, avec la légère pointe d'ironie qu'elle accordait à sa vieille amie depuis ce qu'elle appelait " sa conversion ".

Au fond de son cœur, toute seule avec elle-même, Mme de la Rouveraye accusait Mme Brice d'avoir " tourné casaque ". C'est du moins cette expression vulgaire qu'avait employée

Jaffé lorsqu'il s'était exprimé à ce sujet avec Richard en l'une des rares occasions où, pour lui parler, il avait à peu près négligé d'employer la troisième personne.

— Mme de la Rouveraye en veut à Mme Brice, avait dit cet homme étonnant, parce qu'à présent elle aime Mme Richard. — Mme de la Rouveraye a dit un jour comme ça que c'était une défection. Moi, je n'ai pas le droit d'avoir une opinion, comme de juste, mais enfin, il me semble qu'il n'y a pas de déshonneur à se tromper, c'est certain, mais il n'y en a pas non plus à s'apercevoir qu'on n'avait pas raison. Certes, je ne me permettrai pas de penser que Mme Brice a pu avoir tort autrefois, ça serait lui manquer de respect, et j'en suis incapable, mais ce n'est pas monsieur qui me contredira si j'avance qu'à présent sa mère a bien plus raison qu'auparavant. Et quant à Mme Brice, il est clair qu'elle ne me fait pas de confidences, mais un jour qu'elle était en colère, elle m'a dit, en parlant de Mme de la Rouveraye : " Jaffé, je ne lui pardonnerai jamais, pendant la maladie d'Edme, d'avoir fait prendre de ses nouvelles dans un pré ! "

— C'est donc vrai, cette histoire de pré ? demanda Richard, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— Comment, si c'est vrai ? J'y ai été moi-même pour voir ! Le pré n'était pas large, alors le domestique de la Rouveraye était à une haie, et moi, j'étais à l'autre, et l'on se criait les nouvelles, comme ça !

Jaffé fit un porte-voix de ses deux mains autour de sa bouche, puis secona la tête d'un air mécontent. Au fond, ce philosophe manquait de philosophie à l'endroit de la Rouveraye.

Richard sourit encore d'un air distrait, puis tomba dans la mélancolie.

Des années avaient passé depuis lors, mais les sentiments étaient restés les mêmes. Ce jour de première communion cependant, il avait fallu que Mme de la Rouveraye acceptât à déjeuner chez Richard, avec Yveline.

Lorsque la fillette entra dans le salon, si blanche et si légère avec ses jolis cheveux frisés, indociles, échappés à son petit

bonnet de tulle, ce fut comme l'apparition d'un bouquet de boules de neige. Elle apportait avec elle le printemps, la fraîcheur et la grâce.

Odile ne put s'empêcher de soupirer. N'était-ce pas dommage de n'avoir point chez soi cette jolie incarnation de l'enfance heureuse ? Edme était devenu son fils sans réserve et sans retour ; si elle avait pu avoir aussi cette fille délicieuse, quelle joie n'eût pas été la sienne !

Les convives se trouvèrent bientôt assis autour de la table ; le cuisinier s'était surpassé pour faire honneur à " mademoiselle ", et la gaieté la plus aimable régnait parmi eux. Ils n'avaient pas beaucoup changé les uns ni les autres, à l'exception d'Edme, depuis le jour qui avait réuni Richard à sa femme sous le toit de sa mère. La maladie n'avait point laissé de traces visibles sur le visage d'Odile, mais l'expression de cette noble physionomie était devenue à la fois plus grave et plus caressante, on sentait que ses bras s'étaient arrondis à presser sur son cœur la tête de son fils ; les gestes un peu secs, un peu précis de son existence antérieure s'étaient amplifiés dans l'exercice de cette maternité de son âme.

Mais le visage avait des plis soucieux ; une expression attentive, presque anxieuse, accompagnait la bouche, excepté dans le sourire, et les yeux pleins de bonté s'étaient un peu assombris.

C'est que la vie d'Odile avait été complètement bouleversée par l'affection si longtemps refusée de son beau-fils. Jusquelà, femme heureuse, épouse chérie, elle n'avait vécu que pour son mari. Tout à coup, elle avait trouvé à ses côtés ce grand enfant, en tiers entre eux, jaloux de leur tendresse, jaloux surtout de celle d'Odile dont, avec un revirement très naturel dans cette âme violente et passionnée, il aurait voulu maintenant être le seul objet.

La jeune femme fut obligée de se surveiller beaucoup durant les premiers temps de cette singulière lune de miel. Si peu qu'elle exprimât d'affection pour quelqu'un, qu'elle témoignât d'attentions à un enfant étranger, Edme tombait dans d'inima-

ginables crises de chagrin, se reprochant avec amertume l'erreur où il était resté tant d'années, exagérant ses torts et se trouvant indigne, jusqu'au désespoir, de la tendresse qui lui était devenue nécessaire.

Richard avait d'abord froncé le sourcil : ces démonstrations lui semblaient tellement dépasser la mesure, qu'il fut tenté de les croire simulées. Odile eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il devait voir là l'exubérance d'une nature très riche, très complexe, à un âge où l'enfant qui va devenir un jeune homme est pour lui-même un monde encore inconnu, et que ce n'était pas avec de la sévérité, mais avec une calme douceur qu'on réglerait le cours de ce torrent indiscipliné.

Le père céda, non sans résistance, aux raisonnements de la seconde mère. Il l'avait toujours trouvée très sage en ses conseils et dans les actes de sa vie ; sa seule crainte était que maintenant elle ne témoignât de la partialité pour ce fils reconquis. Il fut contraint de se rendre en voyant l'extrême équité de sa femme. A plus d'une reprise, elle intercédait pour Edme, mais son intercession était une forme de bonté et de pardon, jamais une manifestation de faiblesse ou seulement d'indulgence. Richard s'accoutuma bientôt à se décharger sur Odile de la plupart des menus soins de l'éducation de son fils, qu'elle gouvernait maintenant à sa guise.

L'abdication de Mme Brice cependant n'était pas complète ; son esprit remuant et vif ne pouvait se désintéresser d'une question qui avait été pour elle la vie même durant tant d'années ; mais, par un revirement moins singulier qu'il n'en avait l'air, donnant toujours raison à Odile, désormais, elle s'apercevait des défauts de son petit-fils avec une pénétration doublée par un vague mécontentement intérieur.

Rien ne l'eût fait convenir que ces défauts, très grands en eux-mêmes, encore grossis par son optique spéciale de grand-mère, provenaient pour la plus grosse part de sa tutelle peu judicieuse. Non, les erreurs et les fautes du jeune garçon provenaient toutes, à l'entendre, d'une nature insoumise, indisciplinée et décidément encline à la contradiction.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(o)—

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centins.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins relié 60 centins, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cure les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentienos, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centins, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

Spécifique du Professeur VINK



REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA
TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrirent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,